

Extraits des Glanes

Par Jean-Pierre LAMBOT

Avec la menace que fait peser l'extension du coronavirus, reviennent les peurs ancestrales. A travers les siècles, la mémoire collective a retenu les angoisses que suscitait la peste. Dans mon jeune temps, la maladie effroyable dont m'entretenaient mes grands-parents, était la fameuse « grippe espagnole » qui faucha tant de personnes en 1918-1919. Dans le journal qu'il tenait, le curé de Pussemange avait relevé que, rien que pour sa petite paroisse, il n'y avait pas moins d'une vingtaine de victimes. Mais dans nos régions il y eut bien d'autres épidémies. Dans son réputé traité de folklore intitulé *L'Ardenne méridionale belge*, le docteur Théodule Delogne observe que « les populations étaient souvent décimées par des épidémies » et qu' « il y eut de petits villages qui perdirent quinze à vingt jeunes gens de la fièvre typhoïde ». Il complète ainsi son constat : « Il n'y avait ni hygiène, ni prophylaxie, et les soins de propreté n'étaient guère en honneur. Ajoutez à cela le manque de bons médicaments... » Quant à nous, nous verrons bien si nous résistons mieux à ce coronavirus qui approche un peu plus tous les jours. Serons-nous plus efficaces dans la lutte contre cette nouvelle maladie, ou s'éteindra-t-elle d'elle-même ? Moi, cela me donne l'envie de relire *La Peste* d'Albert Camus. C'est ce à quoi je vais aussitôt m'employer.

Pandémie du coronavirus, krach boursier, chaos économique, dérèglement climatique : rien ne nous sera épargné. Bien sûr, de tous ces maux, le pire est cette épidémie dont l'Europe est maintenant l'épicentre. Car ce fléau menace notre vie, et personne ne peut prévoir quelles seront les prochaines victimes. Que faire ? Comment réagir ? Certes, tâcher de se protéger le plus possible. Mais comment maîtriser la psychose qui peut s'emparer de chacun d'entre nous ? Dans *Le Matin des Magiciens*, de Louis Pauwels et Jacques Bergier, je tombe sur cette exhortation : « Les événements contre lesquels nous ne pouvons rien, faisons en sorte qu'ils ne puissent rien contre nous. » Cela, c'est sans doute plus facile à dire (à écrire) qu'à faire. Encore que sous la plume d'Albert Camus, dans son roman fameux *La Peste*, je trouve la même idée. En effet, Tarrou, un héros du récit, confesse ainsi ce en quoi il croit : « Je dis seulement qu'il y a sur cette terre des fléaux et des victimes et qu'il faut, autant qu'il est possible, refuser d'être avec le fléau. » Bref, il ne faut pas que le coronavirus s'impose à nous. Dès lors, s'il convient d'agir pour le réduire et un jour le voir disparaître, nous devons aussi l'évacuer de notre esprit, à tout le moins en expulser les craintes et les angoisses que la pandémie suscite. C'est maintenant que nous éprouverons notre stoïcisme.

Coronavirus : je vis dans l'attente d'être contaminé, peut-être d'être emporté. Dans l'expectative, je lis, j'écris et je me promène, d'ailleurs sans doute plus que précédemment. Je suis plongé dans *La Peste* d'Albert Camus. A cette lecture, je suis étonné de constater combien le romancier avait développé une vision prémonitoire de la manière dont les gens vivent le commencement puis l'expansion d'une épidémie. D'abord quelques médecins se rendent compte de l'émergence de la maladie mais on ne les croit guère. Cependant les faits sont inéluctables : « En quelques jours à peine, écrit Camus, les cas mortels se multiplient et il devint évident pour ceux qui se préoccupaient de ce mal curieux qu'il s'agissait d'une véritable épidémie ». Ensuite, saisies du problème, les autorités tergiversent ; il ne faut pas inquiéter la population : « L'opinion publique,

c'est sacré : pas d'affolement, surtout pas d'affolement ». Toutefois on doit bien informer sur la gravité du mal. Quand le message est diffusé, les gens ne veulent pas y croire, jusqu'au moment où ils se résignent : « Nos concitoyens qui, jusque-là, avaient continué de masquer leur inquiétude sous des plaisanteries, semblaient dans les rues plus abattus et plus silencieux ». Et le monde est d'autant plus angoissé qu'il ne sait à quel saint se vouer. Camus conclut : « Pesticides et guerres trouvent les gens toujours aussi dépourvus ». Tels nous sommes également, face au coronavirus.

Coronavirus : suite aux mesures de confinement que les autorités ont imposées à la population, le pays est à l'arrêt. A y bien réfléchir, il est même étonnant qu'il n'ait fallu que quelques heures pour faire cesser toutes les activités, ou presque. Le trafic automobile s'est interrompu, les aéroports se ferment, les industries stoppent leurs productions, les bureaux se vident, et chacun reste chez soi. Est inimaginable le peu de temps qu'il faille à toute une société humaine pour s'arrêter. Mais sans doute le respect du confinement est moins dû à un comportement civique et solidaire qu'à la crainte de la mort qui accompagne le virus. En tout cas, même mon village est bien plus calme que d'habitude. Ce qui me frappe, c'est le relatif silence qui y règne. Comme l'école voisine de mon habitation a fermé ses portes, je n'entends plus les cris des enfants dans la cour de récréation. Et puis la circulation des véhicules motorisés s'est complètement réduite ; même le passage des tracteurs a diminué. Et surtout les touristes ainsi que les seconds résidents ont quasiment disparu ; c'est beaucoup d'animation en moins. Pour le reste, il ne semble pas que, jusqu'à présent, un habitant ait été contaminé. Heureusement pour nous, car ce n'est pas le cas dans des localités avoisinantes. Il est vrai qu'Agathe, la sainte patronne du village, était censée protéger des maladies de poitrine.